

Quinzaines

LETTRES, ARTS ET IDÉES

N° 1253

AVRIL 2023. PRIX : 6 €. ISSN 2650-3794

QUINZAINES, LETTRES, ARTS ET IDÉES POURSUIT LA PUBLICATION DE LA QUINZAINE LITTÉRAIRE ET DE LA NOUVELLE QUINZAINE LITTÉRAIRE



SPINOZA POUR TOUJOURS !

.....
Boris Pahor, écrivain slovène et rescapé des camps nazis : un missionnaire de la mémoire enfin réédité • Un objet de curiosité signé **Jacques Réda** • Grandeur et beauté de l'érotisme : entretien avec **Belinda Cannone**

L 15303 - 1253 - F. 6,00 € - RD



France / L. Embourg : 5,40 €
DOM avion : 5,00 € - Suisse : 6,70 CHF

Boris Pahor (1913-2022) : l'écrivain sans frontières

PAR CHRISTOPHE SOLIOZ

Figure singulière de la littérature slovène, décédé l'année dernière à l'âge de 108 ans, Boris Pahor (né à Trieste) fut un rescapé des camps nazis. Les Éditions des Syrtes ont eu la bonne idée de rééditer ses nouvelles, jusque-là épuisées. Ces textes constituent un témoignage précieux des tragédies du siècle dernier.

BORIS PAHOR

ARRÊT SUR LE PONTE VECCHIO

Traduit du slovène par Andrée Lück-Gaye et Claude Vincenot

Éditions des Syrtes, 2023 (première édition en 1999), 256 p., 12 €

PRINTEMPS DIFFICILE

Phébus, 1995, 320 p., 10,80 €

« **L**e berceau du monde » est le texte phare de ce recueil de quatorze nouvelles portant haut les couleurs de l'autobiographie. Au terme de son odyssée concentrationnaire, après Dachau, puis Natzweiler-Struthof, Dachau de nouveau, puis Dora, Harzungen, et enfin Bergen-Belsen, Boris Pahor apprend la nouvelle dans un salon de coiffure à Lille le 1^{er} mai 1945 : « Trieste libérée par l'armée yougoslave ». « *Lentement, tel un port qui sort de la pénombre, la ville lointaine se réveille à ma conscience. Au pays de la mort, on n'en avait pas le droit.* »

Alors que Lille ouvrière sort de son sommeil l'image narcissique de la cité des vents s'impose : « *Il faudrait avoir devant la fenêtre l'image du golfe bleu pour lui montrer les collines qui s'approchent de la mer comme si elles se méfiaient du mystère de son étendue. Les côtes en pente douce. Ou la côte si escarpée que les rochers karstiques coupent la mer verte comme des lames*

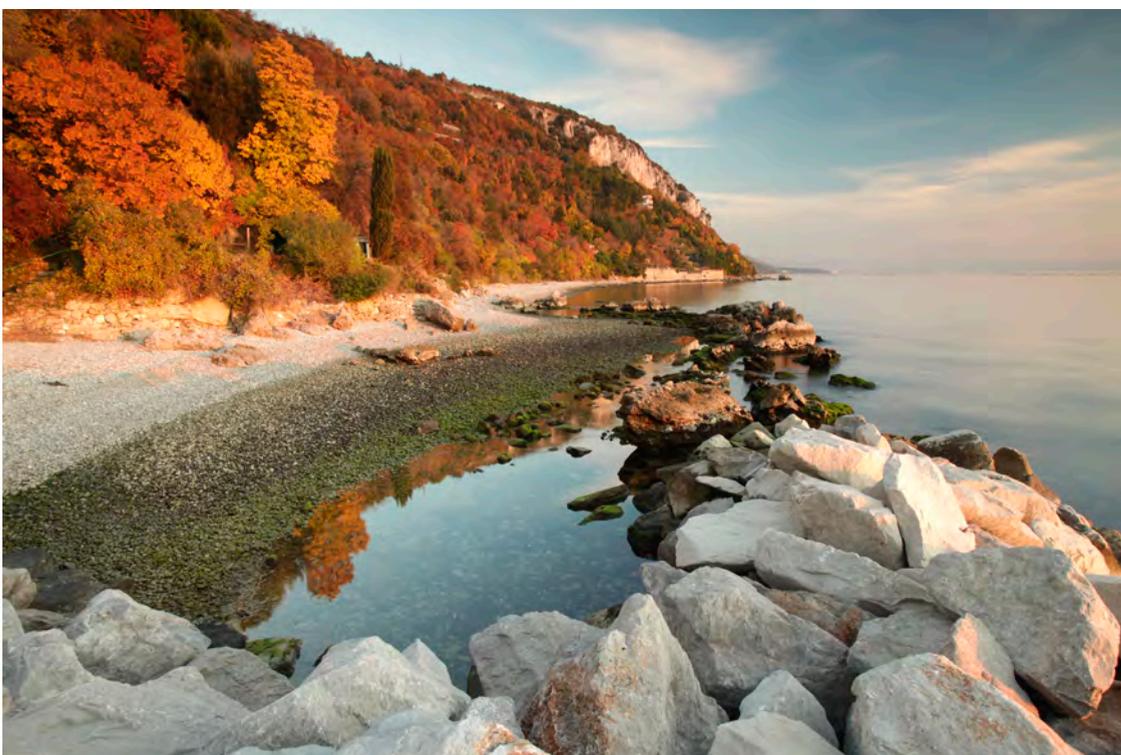
blanches, des dents blanches. Et il faudrait lui montrer les pierres karstiques brûlantes, les pins noirs, les vignobles en terrasses, et les dolines en forme de tasses dans lesquelles le soleil glisse ses gouttes ardentes pour faire mûrir le maïs dans le fond et froisser ses feuilles comme les feuilles séchées de la vieille histoire slovène. Et au milieu de ce scénario, on devrait passer le film retraçant le génocide du peuple slovène. » En peu de mots, tout est dit.

Printemps difficile (Phébus, 1995) raconte la suite. L'euphorie retombe vite. Le revenant n'a même plus, comme au camp, le soutien de l'espoir. Le monde qu'il appelait de ses vœux est là, et ce monde le déçoit. Boris Pahor : un étranger tant au monde de la mort qu'au monde des hommes, la nature pour seul refuge. Le retour, Trieste, attendra. Écrire d'abord. Oui, il faut écrire après Auschwitz, « *essayer dire* » l'indicible pour témoigner et ne pas sombrer dans

la folie : « *[U]ne conscience qui voudrait ne pas flancher devant l'indicible se voit constamment ramenée à un essai de compréhension si elle ne veut pas subjectivement sombrer dans la folie qui règne objectivement* » (Adorno, *Minima Moralia*). Aimer aussi, avant que sonne l'heure du retour pour le nomade, l'Ulysse triestin.

Ce sera « *[c]e drôle de retour* » qui voit le narrateur, telle « *une île dans la nuit* », inopinément arrêté en pleine rue. La police voit en lui non pas un déporté, mais un chômeur soupçonné de vol. À l'interrogatoire se superpose un dialogue subtil entre le narrateur et l'enfant en lui : un gamin « *rempli de pitié pour la douleur humaine* », y compris celle du policier en mal de coupables et souffrant d'un furoncle. Au seuil du poste, au cœur de la nuit, commence l'heureuse retrouvaille avec la ville : « *[L]es rues m'avaient attendu pendant tout la guerre et elles avaient eu la chance de me voir.* » Et c'est l'enfant retrouvé qui renoue avec sa ville : « *[J]e ne défendis absolument rien au gamin en moi, je le laissai, loin des magasins et loin des serrures, marcher gaiement au milieu de la rue, entre les rails du tramway, comme s'il avait été le maître de la ville.* »

« *L'alphabet muet de la nuit* » explore le phrasé de Trieste au sortir d'un cinéma. S'approprier *Le Quai des brumes* (1938), sauver à son tour Michèle Morgan et « *lui offrir cette jetée solitaire sous les étoiles argentées et cet amphithéâtre de mer dormante* ». Comment imaginer que cette terre ne la touche point, tout comme cette symphonie marine que le narrateur compose au fil de sa flânerie nocturne ? On devine la rencontre d'une fille sur le quai et la réalisation de désirs secrets. Une surprise ? À peine. Passer aussi rapidement « *de ses rêves élevés à une fille de rien* », une trahison ? Peut-être. Seul, il poursuit sa mise en partition de l'espace urbain. D'abord l'hôtel de ville, puis la jetée s'étirant loin dans la mer, enfin le port, les pêcheurs déchargeant au matin les caisses de poissons, et surtout l'arrière-pays : la lumière des collines, le Karst encore endormi. Le texte-film fait danser la ville. « *Ici, tu as ta symphonie, et Michèle et les étoiles et le silence de la mer et le chant de*



Vue sur Trieste depuis Canovella

la mer. » Comprendre la ville, c'est l'entendre. « Ah, Michèle chérie, symphonie triestine. »

« Sur les rochers » dévoile le sens éminemment érotique des buissons de sumac rouge sang et conte avec délicatesse l'histoire d'une autre frontière relevant d'une blessure intime subie à l'âge de six ans. On devine à mots couverts que les agresseurs n'étaient « pas des garçons de chez nous ». L'intimité de la rencontre – elle et lui, tous deux et la nature – ouvre l'accès à la mémoire du corps. Et la jeune fille de trouver le jour de ses dix-sept ans les mots pour dire son secret, l'agression dont elle a été la victime et, désormais libre, naître à l'amour. Dans le silence de garrigue du Karst, quand le rouge auréole le soleil à la tombée de la nuit : « Dans l'incendie écarlate, elle lui donne, un instant, l'impression inattendue d'être une adulte, presque une personne d'un certain âge. En même temps, il émane d'elle l'onde discrète d'une délivrance. Une joie folle. Un souffle de fraîcheur qui va franchir le coucher de soleil sanglant et permettre la naissance de nouvelles choses. Car, pour les vivants, un coucher de soleil rouge peut aussi être une aurore. »

« Arrêt sur le Ponte Vecchio ». En fin d'ouvrage, le temps d'un voyage entre Trieste et Florence, d'une rencontre impromptue avec un monsieur auquel « les mots slovènes donnent

le mal de mer », le récit esquisse l'histoire de la Trieste slovène, de l'irrédentisme, des épreuves et humiliations endurées. Et d'évoquer l'espoir d'être un jour, Italiens et Slovènes de Trieste, sur un pied d'égalité. Et d'envisager une « Europe des régions, telle que l'a rêvée Denis de Rougemont ; une Europe dans laquelle [...] tous ceux qui s'efforcent de sauver leurs langues menacées verront reconnue leur identité. Et je me suis dit que, nous, les deux populations qui vivent en symbiose chez nous à Trieste depuis une bonne douzaine de siècles, nous sommes appelés à préparer dès aujourd'hui l'Europe de demain ».

À Florence donc pour retrouver Dante et sa dénonciation de la trahison de la langue maternelle formulée dans son *Banquet* : « Si la langue maternelle est vilaine en quelque chose, elle l'est seulement dans la bouche prostituée des traîtres qui la trouvent vilaine ! » D'aucuns croiront l'histoire inventée : « Et voilà, il était encore une fois étrangement vrai que la vie réelle est souvent plus étonnante que les histoires inventées. » Il est temps de revenir au début de ce recueil qui fonctionne tel un roman d'apprentissage, nous faisant traverser les âges de l'auteur.

« Un bûcher dans le port ». Au seuil du livre, c'est l'enfant qui fait le récit de l'incendie du centre culturel slovène Narodni Dom le 13 juillet

1920 : « [I]l n'y avait pas de soir et on avait l'impression qu'il n'y aurait pas de nuit, à cause d'un nuage au-dessus des maisons, rouge, comme imbibé de sang. » Boris Pahor enfant assiste à la scène traumatisante qui hante pratiquement tous ses textes, explique son engagement dans la résistance contre le fascisme et sa longue attente. Le 13 juillet 2020, soit jour pour jour 100 ans après l'incendie, Sergio Mattarella et Borut Pahor, présidents respectivement de l'Italie et de la Slovénie, dirigent la cérémonie de restitution du bâtiment à la communauté slovène et décorent l'écrivain résistant Boris Pahor. Son vœu le plus cher enfin exaucé, le pèlerin parmi les ombres nous a quittés, libre, un jour de mai 2022. **Q**

À NOTER :

Les œuvres de Boris Pahor en français sont publiées pour l'essentiel aux Éditions Phébus. Parmi les indispensables : Boris Pahor et Tatjana Rojc, *Così ho vissuto. Biografia di un secolo* (Bompiani, 2013) ainsi que l'ouvrage collectif publié sous la direction de Walter Chiereghin et Fulvio Senardi, *Boris Pahor. Scrittore senza frontiere. Studi, interviste e testimonianze* (Mladika, 2021).

Ecologie & Politique

numéro 66 • avril 2023

Cultiver la terre avec des algorithmes? Agriculture, numérique et écologie

Dossier coordonné par Estelle Deléage

Dans un contexte de légitimation croissante des questions environnementales et de développement d'une transition écologique dans l'agriculture, deux voies semblent se dessiner aujourd'hui quant à la mise en œuvre de cette dernière. La première s'appuie sur la valorisation de savoir-faire paysans qui, au Nord comme au Sud, inventent au quotidien une agroécologie paysanne. La seconde repose sur la poursuite du processus d'industrialisation, qui se déploie aujourd'hui avec le développement de l'agriculture numérique. L'utilisation des technologies numériques pour écologiser l'agriculture pourra-t-elle vraiment répondre aux défis écologiques (changement climatique, érosion de la biodiversité, etc.) et sociaux (diminution de l'emploi agricole, paupérisation, etc.) en cours ? Ou ne constitue-t-elle pas plutôt une impasse qui condamne définitivement toutes celles et tous ceux qui aspirent encore à préserver la terre/Terre ?

Avec des contributions d'Estelle Deléage, Steven A. Wolf, Spencer D. Wood, Jeanne Oui, Éléonore Schnebelin, Emmanuel Aze et Marc Dufumier; et, hors dossier, de Christophe David, Patrick Chastenot et Cornelius Castoriadis.

(Sommaire détaillé sur les sites Internet ci-contre.)



Éditions Le Bord de l'eau

192 pages, 20 euros

ISBN 978-2-35687-929-5 | ISSN 1166-3030

www.ecologie-et-politique.info

www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique.htm